

L'impérieuse nécessité d'écrire

Naufrage(s),

de Michèle Lesbre. Sabine Wespieser, éditions, 100 pages, 15 euros.

Michèle Lesbre a l'extrême bon goût en exergue à son dernier livre, *Naufrage(s)*, qui se situe dans la lignée de *La Furieuse (Rives et dérives)* paru en 2022, de nous donner la définition de son titre au singulier. « Naufrage : se dit d'un bateau qui coule, d'un couple qui se déchire, d'un système économique calamiteux, d'un régime politique en panne, d'une nation/ Il y a des grands et des petits naufrages... » Il s'agit bien, très exactement, dans cet *opus* (un « récit » est-il précisé en couverture), de tout cela à la fois. Et c'est merveille, avec ce petit ouvrage, qui parvient aussi bien à mêler les naufrages intimes que ceux de la grande histoire, dans une sorte de déambulation-vagabondage au fil de l'écriture, au fil de la vie, de partir ainsi à l'aventure, dont le choc de l'arrivée de l'autrice à l'île de Sein un jour d'avril 2024 a ouvert les portes.

Un choc. Celui d'une écriture dont il faut bien rendre compte : « D'ABORD LE VENT. Un vent tyrannique, incessant, portant une foule dense d'oiseaux venus déposer leurs œufs, c'est la saison »... Travaillée jusque dans l'apparente simplicité du choix des mots que de la rythmique. Tout Michèle Lesbre est déjà là. Plus loin : « Je m'abandonne au vent, il est plus fort que moi »... comme elle s'abandonnait il n'y a pas si longtemps



Naufrage d'un cargo, de Joseph Mallord William Turner.

aux rives et dérives de *La Furieuse*, cette petite rivière du Doubs. Comme *La Furieuse*, *Naufrages(s)* n'est pas un roman, mais un texte dont elle avoue que « je ne sais pas si je vais vraiment écrire ce texte, pourtant il me le demande ». L'écrivain par impérieuse nécessité ce texte qui donc l'obsède pourra ainsi être mis en suspens ou s'arrêter. Simplement. Et comme toujours Michèle Lesbre part à l'aventure accompagnée d'ouvrages dont elle ne se séparera pas parce que lovés dans sa mémoire. Il y en a cette fois-ci plusieurs : ceux d'Anita Conti qu'elle a en tête et *Grand*

Marin de Catherine Poulain. « Leurs mots (dit-elle) me reviennent et se mêlent en une étrange symphonie qui dérive et me serre le cœur »... « Le cœur serré », nous avons comme la vague impression de retrouver l'expression dans nombre de pages de Michèle Lesbre. Le cœur et le corps, car c'est tout son être qui vibre ainsi ; il y a là quelque chose d'éminemment charnel, sensuel, et les temps – passé, présent et futur – et les espaces se mêlent en une étrange symphonie. « L'écriture d'Anita (Conti), d'une grande délicatesse, d'une grande sensualité aussi, me fait frissonner. Le paysage et les éléments la traversent et elle s'y soumet avec un total abandon » note-t-elle. Cette phrase convient à merveille à sa propre écriture...

D'ailleurs quelques lignes plus loin elle est bien obligée d'en convenir : « Lorsque je feuillette mes propres cahiers de voyage, je retrouve ces instants où il faut accueillir les mots qui ont traversé le corps, la mémoire, où l'émotion fugace revient avec toute sa force ». On ne saurait mieux dire.

Dans une sorte de post-scriptum final – et à son habitude désormais – Michèle Lesbre ajoute la liste des livres et de films qu'elle a cités ou évoqués tout au long de son récit. Elle n'était pas vraiment seule... Elle n'est pas seule. ■

Jean-Pierre Han